

Les
Secrétaires

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Pion, Marylène, 1973-

Les secrétaires

Sommaire : I. Place Ville Marie

ISBN 978-2-89585-594-1 (vol. 1)

I. Pion, Marylène, 1973- . Place Ville Marie. II. Titre.

PS8631.I62S62 2015 C843'.6 C2014-942744-1

PS9631.I62S62 2015

© 2015 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairiequebec.fr



*Suivez les activités de Marylène Pion
et des Éditeurs réunis sur Facebook.*

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2015

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

MARYLÈNE PION

Les
Secrétaires



Place Ville Marie



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure

Les infirmières de Notre-Dame – tome 1. Flavie, roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

Les infirmières de Notre-Dame – tome 2. Simone, roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

Les infirmières de Notre-Dame – tome 3. Evelina, roman, Les Éditeurs réunis, 2014.

Les infirmières de Notre-Dame – tome 4. Les Nursing Sisters, roman, Les Éditeurs réunis, 2014.

Flora, une femme parmi les Patriotes – tome 1. Les routes de la liberté, roman historique, Les Éditeurs réunis, 2011.

Flora, une femme parmi les Patriotes – tome 2. Les sacrifices de l'exil, roman historique, Les Éditeurs réunis, 2012.

À paraître à l'automne 2015 :

Les secrétaires – tome 2.

En souvenir de ma grand-maman Jeannine.



1

Dès qu'elle sortit de chez elle, Claire sut tout de suite que son idée de porter le tailleur pour aller travailler n'était peut-être pas très appropriée. La chaleur presque estivale de ce matin d'octobre la frappa de plein fouet lorsqu'elle passa la porte du logement rue du Couvent, tout près de l'église Saint-Henri. «C'est sûrement l'été indien!» songea-t-elle en poursuivant son chemin malgré tout. Sa mère serait beaucoup trop déçue de la voir revenir à la maison pour se changer. Claire voulait faire bonne impression pour sa première journée de travail. De toute façon, l'air était climatisé à la Place Ville Marie!

Les choses ne s'arrangèrent guère dans l'autobus. En cette heure d'achalandage, Claire dut se résoudre à faire le trajet debout. Sentant les gouttes de sueur glisser le long de sa colonne vertébrale, la jeune femme retira sa veste pour essayer de faire sécher sa blouse crème qui serait trempée avant même qu'elle ne franchisse les portes tournantes de la Place Ville Marie. Sa bonne humeur matinale la quittait peu à peu. Elle aurait vraiment dû retourner chez elle pour se vêtir autrement pendant qu'il en était encore temps. Sa tenue serait gâchée, sa mise en plis – à laquelle elle avait consacré plus d'une demi-heure – serait tout à fait anéantie. En plus, elle avait déjà mal aux pieds à cause de ses escarpins neufs. Claire était au bord des larmes lorsque l'autobus s'immobilisa à l'arrêt où elle devait descendre. Elle reniffla bruyamment pour se donner du courage et sortit du véhicule.

Après s'être arrêtée devant l'imposant édifice, la jeune femme de vingt-deux ans détailla sa silhouette dans le reflet d'une des fenêtres. La vitre lui renvoya une image un peu moins fraîche et dispose qu'à son départ de la maison. «Wow! Toute une arrivée pour une première journée!» Sa chevelure brune lui collait au front et elle était rouge comme une pivoine. Se recoiffant du bout des doigts, elle remit sa veste pour cacher les cernes disgracieux apparus sous ses aisselles et sortit son rouge à lèvres afin de s'en réappliquer. À l'aide d'un mouchoir trouvé au fond de son sac à main, elle s'épongea le front tout en détaillant le lion et la couronne emblématique de la Banque Royale qui s'affichait sur l'entrée du grand hall ouest de la Place Ville Marie. L'esplanade grouillait de gens se dépêchant de se rendre au travail. L'ambiance était bien différente du quartier Saint-Henri et, malgré ses contrariétés, Claire ressentit une bouffée de fierté en pensant qu'elle faisait maintenant partie de ces travailleurs. Peu importe ses origines, elle pouvait désormais se fondre dans la masse des commis et secrétaires qui s'engouffraient dans l'immeuble surplombant la métropole.

Franchissant les portes tournantes, Claire constata que la même effervescence régnait à l'intérieur de l'édifice. Se dirigeant d'un pas incertain vers le guichet d'information, elle fut bousculée par un groupe de jeunes femmes qui se pressaient vers les ascenseurs. Soudain, elle se sentit mal. Peut-être aurait-elle dû déjeuner ce matin ? Parcourant des yeux le hall d'entrée, elle se précipita vers un banc et s'y affaissa. Elle ne se sentait pas bien du tout. «Je ne vais pas m'évanouir ici parmi toutes ces personnes, quand même!» pensa-t-elle, angoissée, en

prenant de profondes respirations pour se calmer. Elle s'adossa au dossier du banc et ferma les yeux quelques instants, s'aérant avec son sac à main. Une voix douce la tira de sa torpeur.

— Vous allez bien, mademoiselle ?

Claire ouvrit les yeux. Un homme d'une trentaine d'années, le regard inquiet, se tenait devant elle. Visiblement, il attendait une réponse de sa part.

— Ça va un peu mieux. J'ai eu un coup de chaleur, c'est tout.

Sentant son estomac gargouiller, Claire se promit de ne plus jamais lever le nez sur le gruaud de sa mère. « Un café n'est pas suffisant pour nourrir quelqu'un ! » songea-t-elle, se blâmant de ne rien avoir avalé d'autre.

— Vous êtes d'une telle pâleur ! Vous êtes certaine que vous vous sentez bien ?

La jeune femme hocha péniblement la tête.

— Attendez-moi ici, lui dit l'inconnu. Je reviens dans une minute.

Claire le suivit des yeux tandis qu'il s'éloignait. Élégant et les cheveux châtain coupés court, il portait un chic complet gris perle. De toute évidence, il ne voyageait pas à bord d'un autobus bondé pour venir ici – l'odeur de son eau de Cologne planait aux alentours, prouvant qu'il était encore frais et dispos. Claire attendit pendant quelques minutes son retour. Heureusement, l'air conditionné de la Place Ville Marie lui avait fait du bien. Elle se leva, certaine que l'homme ne reviendrait pas. C'est

alors qu'elle remarqua sa mallette à côté du banc. Claire allait la saisir lorsqu'elle vit son bon Samaritain réapparaître, tenant une brioche d'une main et, de l'autre, un jus d'orange.

— Vous alliez partir comme ça? Allez! Buvez un peu, ça vous fera du bien.

L'inconnu la força à se rasseoir et lui tendit le verre de jus d'orange. Claire ferma les yeux pendant que le liquide descendait dans sa gorge. Après en avoir englouti la moitié, elle ressentit un grand bien-être. Elle termina la boisson à petites gorgées et tendit ensuite le gobelet à son interlocuteur. Ce dernier lui fit un clin d'œil avant d'aller le jeter dans une poubelle tout près. La jeune femme mordit dans la brioche et se délecta du goût délicieux de la cannelle. Marmonnant un merci à son sauveur, elle regarda sa montre. Elle sursauta. Elle était déjà en retard d'une quinzaine de minutes. Se levant à la hâte, elle remballa la pâtisserie dans le sachet de papier kraft et saisit son sac à main.

— Combien est-ce que je vous dois pour la brioche et le jus? demanda-t-elle avant de sortir son porte-monnaie.

— Ce n'est rien! s'exclama-t-il. Je dispose d'un fonds monétaire pour venir en aide aux jeunes femmes en détresse! plaisanta-t-il en refusant l'argent qu'elle lui tendait.

Claire rangea ses sous et le reste de la brioche dans son sac. L'inconnu l'observait avec un sourire en coin. Claire aurait aimé faire plus ample connaissance avec lui. Son sourire franc et ses yeux bleus lui donnaient un air sympathique.

— Je suis en retard..., annonça la jeune femme. C'est ma première journée de travail!

Elle sentit un vertige l'assaillir. L'homme lui prit délicatement le coude pour la soutenir.

— Je peux peut-être vous accompagner. De toute façon, je suis déjà en retard pour mon rendez-vous. Où allez-vous ?

— Je suis attendue au Service des comptes courants de la Banque Royale. Je ne sais pas à quel étage il se trouve. J'allais m'informer lorsque j'ai eu mon malaise...

Les yeux bleus de l'inconnu s'écarquillèrent.

— Drôle de coïncidence ! C'est justement là où je vais, moi aussi. Laissez-moi vous y emmener.

Claire consentit. Après tout, elle ignorait où elle devait se rendre exactement. Elle laissa l'homme s'occuper de l'ascenseur, dans lequel elle s'engouffra à sa suite. Quand le parfum de son compagnon lui effleura les narines, elle se laissa porter par ces effluves.

L'ascenseur s'arrêta au troisième étage. Claire suivit le jeune homme. La réception était décorée avec goût ; une moquette moelleuse brun orangé recouvrait entièrement le sol et, au centre de la pièce, trônait le bureau de la réceptionniste. Le mobilier de bureau moderne ajoutait une touche de distinction à l'endroit. Dans un coin, des fauteuils en cuir étaient disposés autour d'une table basse en guise de salle d'attente pour les clients importants de la banque. Quelques tableaux d'art abstrait étaient accrochés aux murs. Claire n'aurait su dire de quel artiste il s'agissait – et elle n'était pas certaine d'aimer cet amalgame de taches de couleur qui s'agençaient avec les teintes orangées de la moquette. Des plantes vertes, probablement en plastique, agrémentaient les lieux. L'inconnu lui

tenait toujours délicatement le coude pour la guider. Sans lever les yeux vers les arrivants, la réceptionniste demanda d'une voix nasillarde :

— C'est à quel sujet ?

Claire répondit timidement qu'elle commençait aujourd'hui son travail de secrétaire pour monsieur Coulter.

— Je vais informer mademoiselle Durham que vous êtes enfin arrivée.

La réceptionniste avait insisté sur le mot « enfin » tout en invitant Claire d'un geste machinal à aller s'asseoir dans un des fauteuils situés un peu plus loin pour attendre. Claire obtempéra, laissant son bienfaiteur debout à l'accueil. Une jeune femme rousse approximativement du même âge qu'elle, qui venait de déposer des papiers devant sa collègue, lui sourit. Claire lui retourna la pareille avant de s'installer dans un fauteuil. Sentant la nervosité la regagner, elle se cala dans son siège et prit une profonde respiration. Elle espérait que mademoiselle Durham ne lui reprocherait pas son retard. Son accompagnateur vint s'asseoir près d'elle. Visiblement, il avait reçu les mêmes instructions.

Il eut tout juste le temps de lui sourire pour la rassurer lorsqu'une porte donnant sur le hall s'ouvrit. Un homme d'une cinquantaine d'années aux cheveux grisonnants s'avança vers le voisin de Claire en lui tendant la main.

— Romain ! s'écria-t-il. J'espère que vous allez bien ! Désirez-vous un café ?

S'adressant à la réceptionniste avant de retourner dans son bureau, il ajouta :

— Apportez-nous deux cafés, Marthe.

— Très bien, monsieur.

La porte se referma sur le visiteur et le nouveau patron de Claire. À regret, cette dernière détourna le regard. Elle aurait bien aimé prendre le temps de remercier son bon Samaritain pour son aide, mais il n'était déjà plus là. Dès que la réceptionniste l'interpella, Claire s'approcha.

— Je ne peux pas quitter l'accueil, car j'occupe un poste très important ici: c'est moi qui reçois tous les appels du service. Habituellement, mademoiselle Durham se charge du café de monsieur Coulter. Mais puisqu'il semblerait que vous travailliez maintenant ici, mademoiselle Lemay, et que cette tâche fait partie de vos attributions, pourriez-vous servir le café à monsieur Coulter?

Claire gagna la petite pièce que Marthe lui avait désignée de ses ongles manucurés. Dans la cuisinette, une cafetière était déjà prête. La jeune femme versa le liquide fumant dans deux tasses, qu'elle disposa ensuite sur un plateau. N'ayant aucune idée de la façon dont monsieur Coulter prenait son café, elle sortit de l'armoire un pot à lait vide et le remplit. Ce contenant, un sucrier et deux cuillères allèrent rejoindre les tasses. Essayant de calmer ses tremblements, Claire retourna à la réception. Elle frappa à la porte du bureau de monsieur Coulter et attendit une réponse. Marthe lui fit signe d'entrer, ce qu'elle fit en hésitant. Le visage de l'inconnu s'illumina en la voyant, mais le patron ne leva pas le nez du document qu'il lisait, assis à son bureau. Claire déposa le plateau sur un guéridon avant de demander d'une voix timide ce que monsieur Coulter préférerait dans son café.

— Pourquoi cette question, Marthe? demanda le supérieur sans détacher son regard des papiers posés devant lui. Vous devriez le savoir depuis le temps!

Claire ignorait comment réagir. Devait-elle insister? De toute évidence, monsieur Coulter croyait qu'il avait affaire à la réceptionniste. Sensible au désarroi de la jeune femme, l'homme, encore une fois, vint à sa rescousse. Il se leva.

— Deux sucres et du lait, sans oublier une larme de brandy pour le patron, mademoiselle. Pour ma part, je préfère mon café noir!

George Coulter leva enfin la tête. Sans tarder, il se dirigea vers Claire en souriant.

— Vous êtes nouvelle, miss?

— Je m'appelle Claire Lemay. Effectivement, c'est ma première journée ici, monsieur.

Monsieur Coulter prit sa tasse de café. Constatant la gêne de l'employée, il se fit rassurant.

— Romain connaît bien mes goûts! clama-t-il. Et puis vous verrez que je ne suis pas tellement difficile. Et je suis beaucoup moins menaçant que je le parais! ajouta-t-il avant d'éclater d'un rire franc.

Il regagna sa place. Romain fit un clin d'œil à Claire avant de se rasseoir, lui aussi. Claire s'éclipsa.

Une fois sortie du bureau, elle s'installa dans le même fauteuil que Marthe lui avait désigné auparavant. De toute évidence, malgré «l'importance de son poste», la réceptionniste avait déserté son antre. Claire se détendit; son patron avait l'air

conciliant et aimable. Un léger sourire se plaqua sur ses lèvres. Elle n'oublierait pas de sitôt de quelle façon il prenait son café puisqu'il avait les mêmes goûts qu'elle – à l'exception du brandy, si tôt le matin !

Une voix stridente brisa le silence des lieux. Une femme dans la quarantaine entra en trombe dans le hall.

— Vous voilà enfin, miss Lemay ! Vous avez près d'une quarantaine de minutes de retard. Monsieur Coulter déteste les gens qui manquent de ponctualité !

La nouvelle employée entreprit d'expliquer ce qui s'était passé, mais la femme la fit taire d'un geste. Elle détailla Claire des pieds à la tête, puis lui dit sur un ton autoritaire :

— Suivez-moi immédiatement pour que je vous donne vos instructions. Je serais gênée à votre place d'arriver aussi tard ! maugréa-t-elle avec un fort accent anglais pendant que Claire la suivait d'un pas incertain.

Claire venait de faire la connaissance d'Eunice Durham. Et si monsieur Coulter s'avérait une aimable personne, on ne pouvait en dire autant de cette femme !

* * *

Assise à son bureau, Claire éprouvait une grande satisfaction en pensant qu'elle faisait maintenant partie du personnel de la Banque Royale, et ce, dans les nouveaux bureaux de la Place Ville Marie. Elle avait rêvé de ce moment-là si souvent ! Heureuse, elle songeait au début de cette journée remarquable. Un peu plus tôt, ce matin-là, Claire avait tournoyé dans la cuisine pour montrer à sa mère et à son frère comme elle était élégante pour sa première journée de travail.

— Ouais, la sœur! Tu es *swell* à matin!

Délaissant son journal, Denis avait émis un sifflement admiratif. Le tailleur cousu par Henriette, leur mère, mettait en évidence la silhouette élancée de Claire. Henriette s'était essuyé les mains sur son tablier et avait approuvé de la tête. Puis elle avait déposé un bol de gruau sur la table en faisant signe à sa fille de s'asseoir pour manger. Cette dernière avait refusé en levant la main.

— Merci, maman, mais je ne pourrai rien avaler. Je suis beaucoup trop nerveuse.

— Tu ne vas pas partir le ventre vide! Allez!

Devant l'insistance de sa mère, Claire avait soupiré et s'était installée à sa place, regardant le bol de gruau du coin de l'œil. S'étant laissé convaincre, elle avait pris une bouchée. Mais elle avait rapidement repoussé le bol, sa nervosité l'empêchant de se sustenter. Elle s'était contentée de se verser une tasse de café, agrémentant la boisson chaude de lait et de sucre. Après avoir consulté sa montre, Denis avait terminé rapidement son café avant de se lever d'un bond.

— Il faut que j'y aille, moi!

Sa mère lui avait tendu sa boîte à lunch. Il avait plaqué un baiser sonore sur la joue d'Henriette avant d'empoigner son repas.

— Merci, ma petite maman, de prendre si bien soin de moi! Sans vous, je ne sais pas ce que je ferais.

— Tu préparerais toi-même tes lunchs, Denis, si je n'étais pas là.

— Mais ils ne seraient pas aussi délicieux, c'est certain! Excusez-moi, mes deux belles dames, mais je dois me rendre à la manufacture! L'Imperial ne pourrait se passer de mes services ce matin!

Henriette avait embrassé son aîné et lui avait fait signe de partir.

— Allez, ouste! Bonne journée, mon grand!

Puis la mère de famille avait repris le lavage de la vaisselle. Jetant un œil à l'horloge sur le mur, elle avait déposé son torchon sur le comptoir et levé les yeux au ciel.

— Claire! Va dire à ta sœur qu'elle se dépêche de venir déjeuner. Sinon elle sera encore en retard!

Claire avait bu en vitesse sa dernière gorgée de café et s'était dirigée vers la chambre qu'elle partageait avec sa cadette. En entendant *Runaround Sue* filtrer derrière la porte, Claire avait stoppé net: Lisette s'était encore servie de son tourne-disque sans lui demander la permission. Sa jeune sœur de seize ans avait la manie de fouiller dans ses affaires aussitôt qu'elle avait le dos tourné. Leur mère était obligée d'intervenir souvent pour désamorcer les conflits entre elles. Claire était la plus âgée des deux, alors c'était souvent elle qui devait faire les concessions. Lisette avait le don de la mettre hors d'elle. Mais ce matin, Claire s'était refusée de gâcher une si belle journée en se disputant avec sa cadette. Elle avait pris une profonde respiration avant d'ouvrir la porte. À sa vue, Lisette s'était figée. Quelques secondes plus tard, elle s'était précipitée pour arrêter la musique, faisant crisser l'aiguille sur les sillons du 45 tours.

— Oups!

— Je t'ai dit mille fois d'utiliser le lève-bras, Lisette! s'était écriée Claire avec un brin d'impatience dans la voix.

— Excuse-moi, Claire!

— Peux-tu au moins faire attention à mes affaires?

— Je t'ai déjà dit que je m'excusais.

Penaude, Lisette avait remis le microsillon dans sa pochette avant de se poster devant le miroir pour terminer de se coiffer. Claire s'était approchée également et avait replacé une mèche rebelle de sa propre chevelure. Pour se faire pardonner, Lisette lui avait cédé la place. Ensuite, elle avait déclaré :

— Tu es très *class* avec ce tailleur, Claire.

— Merci! avait-elle répondu en se contemplant dans la glace. Le patron ne m'inspirait pas tellement, mais maman a des doigts de fée. Et je dois dire que le résultat n'est pas trop mal depuis qu'elle l'a ajusté.

Lisette avait reporté son attention sur ses propres vêtements.

— Tu es très chanceuse d'étrenner des beaux habits comme ça en plein milieu de la semaine! s'était-elle exclamée.

Claire s'était radoucie en voyant que sa cadette l'observait avec envie.

— Ça va faire du bien, l'entrée d'un salaire de plus à la maison. Peut-être qu'avec ma première paye on pourrait aller magasiner, toutes les deux?

Les yeux de Lisette s'étaient écarquillés.

— Tu m’emmènerais magasiner? On pourrait aller à la Place Ville Marie? Il paraît que les boutiques qui s’y trouvent sont fabuleuses. J’ai une amie qui y a trouvé des affaires fantastiques! Quand est-ce qu’on y va?

Claire avait cru bon de freiner les ardeurs de sa sœur.

— Il faut attendre que j’aie une paye, Lisette, et on verra ensuite. Mais ne pense pas revenir avec une garde-robe complète! Moi aussi, j’ai besoin de vêtements, et puis j’ai promis à maman de lui payer une pension maintenant que je suis « officiellement » une travailleuse salariée!

— Hé! Ce n’est pas n’importe quoi! Ma sœur est secrétaire pour la plus grosse banque du pays, la Royal Bank of Canada!

— La Banque Royale du Canada, l’avait corrigée Claire.

— C’est pareil! Alors, aujourd’hui, c’est le grand jour! Tu dois avoir hâte de rencontrer ton patron et tes collègues?

Claire s’était tue. Sa nervosité l’emportait sur sa joie d’avoir enfin décroché l’emploi de ses rêves. Grâce à ses économies et à l’aide financière de son frère Denis, elle était parvenue à se payer un cours de sténodactylo; elle avait terminé la première de sa classe. Diplôme en main, elle avait frappé à plusieurs portes avant de décrocher un poste de secrétaire.

Trop souvent, la jeune femme avait vu sa mère s’arracher les yeux pendant de longues soirées sur sa machine à coudre afin de subvenir aux besoins de ses enfants. Henriette Lemay, qui travaillait durant la journée comme femme de ménage dans les résidences des riches de Westmount, prenait aussi des contrats

de couture à la maison, question d'arrondir les fins de mois. Denis travaillait déjà; c'était maintenant au tour de Claire d'aider à améliorer le sort de la famille.

Claire n'avait jamais su pourquoi leur père s'était levé un bon matin et avait quitté le domicile familial définitivement. Les premières années, elle avait espéré le voir revenir. Puis, peu à peu, le souvenir d'Alphonse s'était estompé pour laisser place au quotidien. Sa mère avait travaillé d'arrache-pied pour que ses trois enfants ne manquent de rien, refusant de sombrer dans la déprime à la suite de cet abandon.

Attendant une réponse de sa sœur aînée, Lisette l'avait poussée du coude.

— À voir ton air, on ne dirait pas que tu as hâte de commencer ton nouvel emploi.

— Je suis nerveuse; tu devrais comprendre ça, il me semble? avait spécifié Claire en jetant un dernier regard à son reflet dans le miroir avant de sortir de la chambre.

Prenant conscience que le champ était libre, Lisette avait remis sur le tourne-disque le 45 tours qu'elle écoutait précédemment, faisant fi de la demande de sa sœur de ne pas prendre ses affaires. Le chanteur Dion entamait tout juste le premier couplet de *Runaround Sue* lorsque Claire poussa la porte de nouveau. Elle venait de se rappeler la raison pour laquelle elle était entrée dans la chambre la première fois.

— Maman fait dire de te «grouiller», sinon tu seras encore en retard!

* * *

Le siège social de la Banque Royale, autrefois sis rue Saint-Jacques, venait tout juste d'inaugurer ses nouveaux bureaux dans la grande tour ouest de la Place Ville Marie. Claire avait suivi avec intérêt, comme la plupart des citoyens de Montréal, la construction de l'imposant bâtiment de quarante-deux étages qui s'était échelonnée sur quatre ans. Denis l'avait souvent accompagnée près du chantier pour observer les étapes de son édification. Fasciné, son frère lui avait confié qu'il aurait aimé devenir architecte afin de concevoir de tels édifices. Denis n'exprimait jamais ce genre de regrets en présence d'Henriette. Mais lorsqu'il était seul avec Claire, il laissait parfois libre cours à sa tristesse d'avoir dû renoncer à ses rêves pour aider leur mère à joindre les deux bouts.

C'était devant la Place Ville Marie encore en construction que Denis avait fait germer dans l'esprit de Claire l'idée de devenir secrétaire.

— Après tout, le cours de sténodactylo n'est pas si dispendieux, Claire. Si ça t'intéresse, le collège LaSalle offre une session cet automne. Je te verrais très bien en secrétaire, la sœur!

— J'aide maman avec sa couture. C'est bien assez, il me semble...

— Si tu devenais secrétaire, tu aurais un vrai métier et tu gagnerais un salaire décent. N'oublie jamais que tu ne peux compter que sur toi-même.

Vraisemblablement, les dernières paroles de Denis avaient été prononcées pour lui-même. Claire avait perçu toute la rancœur qu'il nourrissait face à leur père qui était parti sans se préoccuper du sort des siens. Après la fuite d'Alphonse Lemay

– pour on ne savait où –, Denis s’était senti responsable de sa mère et de ses deux sœurs. Il avait terminé sa onzième année, puis il avait décroché un poste de réparateur à l’Imperial Tobacco, rue Saint-Antoine, à quelques rues de la maison. Le salaire qu’il gagnait suffisait à payer un logement décent et à mettre du pain sur la table. Henriette éprouvait un immense sentiment de fierté en constatant la générosité de son fils aîné, sachant très bien qu’il avait dû mettre en veilleuse ses propres aspirations pour subvenir aux besoins de la famille.

Henriette en avait voulu à son mari de cette situation précaire qui avait empêché son fils de poursuivre ses études. Lorsque Denis lui avait soumis l’idée que Claire pourrait suivre un cours en secrétariat, Henriette avait été emballée par le projet. Il ne serait pas dit que sa fille suivrait ses traces et gagnerait un salaire de crève-faim. Elle aurait la chance d’avoir un métier et de pouvoir, un jour, assurer sa propre subsistance. Tout d’abord, Claire avait hésité à s’inscrire, prétextant que la famille n’avait pas les moyens de payer ce cours. Devant l’insistance de son frère et de sa mère, elle s’était soumise à leur volonté. Dès les premiers jours de sa formation, la jeune femme avait su qu’elle avait pris la bonne décision.

C’est ainsi que Claire s’était inscrite au Collège LaSalle et qu’elle avait obtenu un diplôme avec mention à la fin du mois de juin 1962. Prête à conquérir le marché du travail, elle avait frappé à plusieurs portes, sans succès. La plupart des employeurs lui reprochaient son manque d’expérience. Chaque fois, Claire s’était retenue de leur dire qu’elle ne parviendrait jamais à en acquérir si personne ne l’embauchait. Elle en était presque venue à croire que son cours de secrétaire ne lui serait d’aucune utilité et se préparait à aider sa mère avec ses travaux

de couture lorsqu'elle avait enfin reçu l'appel tant attendu : on souhaitait la rencontrer pour un poste qui venait de se libérer au sein de la Banque Royale.

Croyant avoir décroché un emploi de caissière, Claire avait rencontré le directeur du personnel avec cette idée en tête. Lorsque l'homme lui avait annoncé qu'elle commencerait son nouvel emploi au début d'octobre comme secrétaire, Claire n'avait pu s'empêcher de le faire répéter. Il lui avait alors confirmé qu'elle avait bel et bien été embauchée pour ce poste. La jeune femme avait eu beaucoup de mal à contenir sa joie devant son interlocuteur. Après l'avoir remercié chaleureusement, elle était rentrée chez elle, flottant sur un nuage. Elle avait fait un détour pour passer devant la Place Ville Marie, tentant de se convaincre que d'ici quelques semaines elle ferait partie du personnel qui franchirait chaque jour les portes du nouvel édifice cruciforme.

Denis avait été le premier à la féliciter lorsqu'elle avait annoncé la bonne nouvelle durant le repas.

— Hé ! Ma sœur sera secrétaire pour la Royal Bank ! On ne rit plus ! Je suis tellement fier de toi, Claire !

Heureuse, Henriette avait proposé à sa fille de lui confectionner un tailleur pour sa première journée de travail.

— Ma fille est maintenant secrétaire et je veux que tout le monde le sache dans le quartier. Il ne sera pas dit qu'elle commencera son nouveau travail dans du vieux linge la première journée !

Même Lisette, habituellement avare de compliments, avait quitté des yeux son magazine pour féliciter sa sœur.

L'été 1962 avait paru beaucoup trop long à Claire qui avait tellement hâte d'occuper son nouvel emploi. Chaque jour, elle s'était rendue près de la Place Ville Marie, rêvant du moment où elle entrerait dans l'imposante bâtisse. En compagnie de Denis, elle avait même assisté à l'inauguration de l'édifice, le 13 septembre. Le promoteur immobilier William Zeckendorf, le maire Jean Drapeau et le premier ministre Jean Lesage avaient pris la parole tour à tour pour souhaiter la bienvenue aux mille cinq cents invités présents sur l'esplanade. Les orateurs avaient discoursé avec fierté de cette incroyable réalisation.

* * *

Claire se sentait à sa place, installée au beau milieu d'une rangée de bureaux tous occupés par des jeunes femmes qui, comme elle, avaient choisi cette profession. Malgré son «presque évanouissement» matinal et le mauvais caractère d'Eunice Durham, la superviseure – qu'elle devrait amadouer –, elle termina sa première journée, tout compte fait, sur une bonne note. Elle savait maintenant comment se prénommait l'inconnu qui était venu à son secours et qui l'avait gratifiée d'un si beau sourire en la voyant entrer dans le bureau de monsieur Coulter. Elle espérait sincèrement qu'elle recroiserait, dans de meilleures circonstances, Romain, son «sauveur à la brioche».